

***Le désir du milieu (dans la philosophie française)***

par VICTOR PETIT

**Abstract**

The French word “*milieu*” implies both “*mi-lieu*” (mid-place: the medium, the middle, in-between) and “*milieu*” (an environment, or *Umwelt*). The essential task of a philosophy of the *milieu* is to articulate these two senses of the term. This paper proposes a return on the one hand to the history of the word -which has coalesced in the sense of a “technical medium” now approached from an ecological perspective- and on the other hand to its conceptualization in contemporary French philosophy, especially that of Deleuze and Guattari. We will conclude by highlighting the tensions that today exist in this techno-ecological conception. (Guattari / Stiegler).

Vous ne trouverez pas le mot « milieu » dans un glossaire de Deleuze ou de Guattari. Le milieu n’est pas un concept deleuzien comme il est un concept canguilhemien, simondonien, ou stieglierien. Et pourtant, voulez-vous comprendre une philosophie ? Cherchez son milieu... Non pas l’intérieur ou l’extérieur, mais le *pli* du milieu intérieur et du milieu extérieur. Non pas l’individu ou la personne, mais la singularité pré-individuelle et l’individuation non personnelle, c’est-à-dire *l’héccéité* qui pousse au milieu.

Les lignes qui suivent ne traitent pas du désir, ni même du milieu du désir, elles questionnent la manière dont l’inassignable « milieu » mobilise la philosophie française. Le milieu est un concept indéterminé. Derrida dirait un concept « indécidable » : entre ou autour, centre ou pourtour ? Les deux, et ni l’un ni l’autre à la fois ! Car le milieu est l’entre-deux, le tiers-terme, il est *l’ancre de l’entre*.<sup>1</sup> Qu’est-ce que milieu veut dire ? Le

---

<sup>1</sup> Cette figure de l’entre semble fasciner toute la philosophie française : « Décomposez encore la préposition entre: *en* reste vers l’interne et *trans* va vers l’externe; elle désigne donc cette singularité spatiale, ce fermé-ouvert, cette topologie paradoxale, ramifiée, tout en bifurcation, gauchère, boiteuse... [...] Comme toutes choses du monde et le monde, comme tous les vivants, comme tous les collectifs, nous existons et vivons dans et par cette serre généralisée, par et dans une structure topologique paradoxale, mais universelle, formée de murailles et de portes, de défenses et de ponts. [...] Entre signifie: au milieu de deux choses quelconques, à l’intérieur de cet intervalle...; mais, se composant d’un *en* ou *dans* et d’un second élément, signifie de nouveau: transport, traversée, traduction, action de transiter, de transformer, voire de dépasser. Entre signifie donc à la fois – quelle bombe! – un *mi-lieu* et *tout le lieu*, fleuve et mer; ici et parmi, une singularité particulière et l’universel, immanence et transcendance... » (Serres 2015: 163-4, 175)

milieu n'existe pas, c'est un très mauvais substantif, car il fait partie de son sens de ne pas nommer une chose, ni même un ensemble de choses, mais une relation. Il n'y a pas de milieu en soi, il y a le milieu d'une chose, d'un corps, d'un organisme, d'un individu. « Au lieu d'une chose qui se distingue d'autres choses, imaginons une chose qui se distingue – et pourtant ce *dont* il se distingue ne se distingue pas de lui » (Deleuze 1968: 43). Le milieu qui n'est pas l'être est ce par quoi l'être devient. Mais l'être connaît-il son milieu ? Non. Du moins pas comme on connaît un objet ou on reconnaît une personne. Le désire-t-il ? Non plus, car le milieu serait plutôt la condition de possibilité de son désir. L'auteur et le lecteur de ces lignes partagent un milieu, mais ils ne le voient pas. Les poissons ne s'accordent pas *sur* l'eau, ils s'accordent *dans* l'eau. Le milieu n'est pas ce que l'on voit, mais ce qui nous fait voir, le milieu n'est pas ce dont on parle, c'est ce qui nous fait parler. Parlons tout de même du milieu, puisque cet appel-ci en permet le désir.

Le « milieu » ne figure pas dans le *Dictionnaire des intraduisibles* (Cassin 2014) tandis que *l'Umwelt*, qui daterait de Goethe, y figure. Pourtant, le mot « milieu » en français signifie à la fois l'entre et l'entour, le centre et l'environnement, le *medium* et *l'Umwelt*, le *mi-lieu* et le *milieu* – il signifie à la fois l'un et l'autre, c'est-à-dire qu'il ne signifie ni l'un ni l'autre. Cette duplicité est fondatrice de son sens, ce pourquoi, ce terme aurait sa place parmi les intraduisibles. Certes, la philosophie du milieu n'est pas propre à la philosophie francophone, mais le mot français de « milieu » porte avec lui une philosophie implicite. Ne prenons qu'un exemple : si Peter Sloterdijk avait été français, nul doute qu'il aurait inscrit dans sa philosophie le concept de « milieu », pour cette raison simple que la duplicité du terme lui aurait permis de faire jouer, en regard, le *mi-lieu* (l'entre, le médium, l'éther) et le *milieu* (la couveuse, la bulle, le globe). Car comment montrer que « la théorie des médias et la théorie des sphères convergent » (Sloterdijk 2002: 35) sans questionner du même coup le concept de milieu ?

Nous procéderons en deux temps. Le premier sera un survol historique, dont le but est de donner son épaisseur propre au concept de milieu, en tant qu'il n'est pas l'environnement. Le second se demandera en quel sens Deleuze est un philosophe du milieu, autrement dit en quel sens il hérite de ceux qui thématisent directement le concept (en premier lieu desquels Simondon). Mais il ne s'agira pas pour autant d'une analyse deleuzienne. Car ce qui nous intéresse ici ce n'est pas tant les différences entre les philosophies que les répétitions, ou plutôt les différences qui se répètent, autrement dit les ritournelles du milieu. Notre propos ici consistant à montrer d'une part en quel sens le milieu est bel et bien un concept (plus souvent mobilisé que défini cependant, y compris chez Deleuze), et d'autre part en quel sens son approche techno-écologique permet de résumer les enjeux de la philosophie contemporaine.

## I. Histoire du « milieu »

### Les âges du « milieu »

Le terme de milieu traduit le *medium* latin qui traduit lui-même le *meson* grec. Cet héritage est déjà polysémique, mais il prend racine dans l'espace politique du meson, espace commun de la politique (Vernant, 1962).

L'expression *au milieu* date du vieux français (début XIIe siècle), mais le mot de « milieu » n'advient véritablement qu'au XVIIe siècle, lorsque le sens de *medium* (intermédiaire ou mi-lieu) se conjugue avec le substantif de milieu au sens de fluide ambiant ou d'espace environnant.<sup>2</sup> L'histoire de ce mot relève de l'histoire des sciences. Le concept de milieu émerge au cœur de deux querelles fondatrices dans l'histoire des sciences (la querelle du vide et la querelle de la lumière). Il parcourt ensuite l'échelle comtienne des sciences, mais à chaque fois, pour chaque science, pour chaque discipline, il se trouve au cœur de querelles fondatrices (Descartes/Pascal, Geoffroy Saint-Hilaire/Cuvier, Durkheim/Tarde, etc.).

Le concept scientifique de milieu nous conduit de la physique (Descartes, Mersenne, Pascal), à la biologie (Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire, Comte, Bernard), à la sociologie (Comte, Durkheim). Rares sont les ironies de l'histoire aussi signifiantes : le « milieu » d'abord physique, emprunté par la biologie pour cette raison même, puis emprunté par la sociologie pour ce même gage de scientificité – ce fameux « déterminisme du milieu » –, fut finalement ce qui scinda physique, biologie et sociologie. Leurs milieux respectifs devinrent incompatibles, incommensurables. Aujourd'hui, on tente de remédier à cette situation : l'époque est à la complexité, au trait d'union – ou plus exactement à la boucle récursive – et chacun se demande, un peu effaré, comment aborder ce milieu « physico-bio-psycho-socio-géo-techno-écologique » !

Si nous devons distinguer les âges du mot « milieu », nous en distinguerions *au minimum* trois : *l'âge physique* du XVIIe siècle, qui fera l'objet d'une philosophie générale au XVIIIe siècle (qui pose l'unité de la Nature et de la nature humaine), *l'âge biologique* qui ouvre XIXe siècle, et *l'âge technique*, depuis la seconde moitié du XXe siècle. En réalité, l'âge physique et l'âge biologique se dédoublent. L'âge physique devient *physico-moral* au siècle des Lumières, qui est aussi bien le siècle du « milieu universel » de Mesmer. Le XVIIIe siècle marie les airs, les eaux, et les lieux d'Hippocrate et le *medium* éthéré de Newton, et transforme radicalement l'une et l'autre : la médecine du milieu et la physique du milieu. Il invente une mésopolitique, c'est-à-dire un mode de gouvernement des hommes par le gouvernement de leurs milieux, qui sera pleinement promue au siècle suivant (Taylan 2014). Au XIXe siècle, l'âge biologique se dédouble immédiatement en *âge bio-social*. En une décennie à peine, dans les années 1840, des

<sup>2</sup> Le lecteur pourra se reporter au Dictionnaire vivant de la langue française : <https://dvlf.uchicago.edu/mot/milieu>

personnes comme Comte ou Balzac, articulent milieu physique, milieu biologique et milieu social. C'est véritablement Comte qui est le père de l'usage moderne du terme « milieu », du moins dans sa volonté de substituer au couple kantien du sujet et de l'objet celui de l'organisme et du milieu. Durkheim dans l'entre-deux siècles définira *le milieu social* comme la pétition de principe nécessaire à la sociologie.

À la fin du XIXe siècle, on rêvait encore d'une science globale des influences du milieu (la « mésologie » de Bertillon). Au XXe siècle, si le concept de milieu est global, sa science ne l'est plus. Le terme se retrouve dans la quasi-totalité des sciences : de la géographie (Vidal de la Blache, Reclus), à la géo-histoire (Febvre, Braudel), à la pédagogie (Zaniewski), à la psychiatrie (Deligny). C'est vers 1945 que le paléo-anthropologue André Leroi-Gourhan et le sociologue du travail Georges Friedmann développent indépendamment l'un de l'autre le concept de « milieu technique ».<sup>3</sup>

Ce concept vient parachever l'histoire du milieu car le propre du milieu technique est d'être aussi bien un milieu physique, biologique que psycho-social. Le « milieu technique » émerge au moment où la philosophie de la technique se constitue et se polarise en France, avec d'un côté ceux qui condamnent la transformation du *milieu* technique en *système* technique (Ellul) et de l'autre ceux qui défendent une approche renouvelée du milieu technique qui confère à la technique la possibilité d'être une individualité, autrement dit d'avoir un milieu associé (Simondon).

Le dernier moment de l'histoire du concept de milieu dans la seconde moitié du XXe siècle est paradoxal : d'un côté, on assiste à un renouveau de la philosophie du milieu, sur la base de sa distinction avec le concept d'environnement (a) ; de l'autre, on assiste à son recouvrement par ce qui est supposé être son équivalent anglais (*environment*) (b).

(a) Merleau-Ponty, Canguilhem, Simondon, Deleuze et Guattari ont réévalué la relation de l'être vivant au milieu en s'adossant aux travaux de l'éthologue Jakob von Uexküll et tous traduisent *l'Umwelt* par le milieu.<sup>4</sup> Pourquoi ? Car le propre de la relation d'un vivant au milieu est qu'elle met à mal non seulement l'espace *partes-extra partes*, mais le dualisme (du sujet et de l'objet, de la forme et de la matière, du visible et de l'invisible, de la forme et du fond, etc.)

(b) Le terme d'environnement n'a été importé en France que tardivement, dans les années 1970, au même moment que celui de « design », comme Jean Baudrillard fut un

<sup>3</sup> Pour Leroi-Gourhan, paléo-anthropologue, le « milieu technique », qui accompagne l'hominisation, est le médiateur du « milieu intérieur » et du « milieu extérieur » à la société (Leroi-Gourhan 1945). Pour Friedmann, sociologue du travail, le « milieu technique » vient plutôt désigner le stade industriel du développement des techniques dans lequel l'espace et le temps du « milieu naturel » se sont dissipés (Friedmann 1966). Ce qu'il y a néanmoins de commun à Leroi-Gourhan et à Friedmann, c'est que la technique n'est pas à considérer sous la catégorie de moyen (ni donc selon l'opposition des moyens et des fins), mais sous l'angle de la catégorie de milieu. Un silex ou le travail à la chaîne, en tant que milieu technique, sont des faits aussi bien biologiques, psychologiques, que sociaux

<sup>4</sup> Comme le note Wolf Feuerhahn, ceci est paradoxal, car c'est en effet contre le concept tainien par trop déterministe de « milieu » qu'Uexküll a forgé celui d'*Umwelt* (Feuerhahn 2009, 2017).

des rares à le remarquer (Baudrillard 1972). Le mariage du design et de l'environnement définit d'ailleurs assez bien notre époque. Mais le mot d'environnement ne doit pas venir recouvrir celui de milieu, car sa distinction avec *l'Umwelt* a été opérant au sein même du design (Petit, 2015a).

Il y a une différence essentielle entre l'écologie du milieu – ce qu'Augustin Berque (2014) nomme mésologie – et écologie de l'environnement. Tous les penseurs français qui conceptualisent le « milieu » (jusqu'à Augustin Berque ou Bernard Stiegler aujourd'hui) le distinguent de *l'environnement* (à la manière dont Uexküll distinguait *Umwelt* et *Umgebung*) et tous articulent les deux sens du mot milieu. De notre point de vue (Petit 2013, 2015), ces deux caractéristiques définissent la philosophie du milieu qui est une pensée du milieu (en tant qu'il n'est pas l'environnement) *par le mi-lieu* (le medium, l'entre-deux, le tiers).

L'histoire du mot milieu ne nous offre pas une philosophie, mais une problématique qui se précise dès lors qu'on cherche à le distinguer d'autres mots qui ont un air de famille. Certes le concept de « milieu » et celui d'« *environment* » se font écho dès leur naissance,<sup>5</sup> mais ce sont en réalité des frères ennemis. L'histoire que nous venons d'esquisser permet de les distinguer. D'une part, le milieu n'est pas environnant puisqu'il est aussi bien intérieur qu'extérieur (il se situe au mi-lieu de l'intérieur et de l'extérieur), d'autre part, le milieu n'est pas l'environnement *naturel*, puisqu'il est indissolublement biologique, social et technique.

### **L'âge techno-écologique.**

Chronologiquement parlant, il y a donc eu le milieu physique, le milieu biologique, le milieu social, le milieu géographique, puis, *in fine*, le milieu technique. Et nous commençons à peine à comprendre que le milieu technique n'est pas seulement un medium, un moyen ou un intermédiaire, mais notre environnement, ou plutôt notre *Umwelt*, notre espace-temps. En effet, parler de « milieu technique » suppose au moins de ne pas considérer la technique comme un *moyen* extérieur, mais plutôt comme un milieu qui déjoue précisément l'opposition de l'intérieur et de l'extérieur, du moyen et de la fin. Cette opposition entre moyen (approche instrumentale) et milieu (approche écologique) a de nombreuses résonnances : la tentative de considérer la technique comme un milieu de connaissance, à la fois *umwelt* et intermédiaire, est l'autre nom de la « technoscience » de Gilbert Hottois (Hottois 1984: 60-61 ; Bensaude-Vincent 2009: 44-

---

<sup>5</sup> De même que Comte met au singulier le « milieu » en lieu et place des milieux ou des circonstances de Lamarck ou des conditions d'existences de Cuvier, de même Spencer parle d'*environment* au singulier en lieu et place des *conditions of life* de Darwin. Trevor Pearce (2010) suggère que Thomas Carlyle forge *l'environment* en 1828 en traduisant *l'Umgebung* de Goethe, tandis que Spencer qui banalise le concept d'*environment* dès ses *Principles of Psychology* (1855) semblerait s'inspirer de la traduction des œuvres de Comte par Martineau qui traduit milieu par *medium*, mais qui suggère aussi le terme d'*environment*.

46) ; la tentative de considérer ce qu'on appelle (depuis 1950 en France) nos « médias » comme un milieu, et non pas simplement comme un moyen de communication, est à l'origine de la médiologie de Régis Debray (Debray 1994) ; la tentative de penser le milieu technique sous l'espèce d'une relation qui reconfigure les termes qu'elle met en relation est à la base de la théorie de l'acteur-réseau (Akrich 1993).

Notre époque pourrait se nommer âge du « milieu techno-écologique », et cela car elle se caractérise par la contemporanéité de la « révolution numérique » et de la « crise écologique » qui se transforment mutuellement : la question médiatique est désormais abordée en termes écologiques, au moment même où la question écologique est désormais abordée en termes machinique. Si bien que nous pouvons parler, après Erich Hörl (2012), d'écologie générale comprise comme techno-écologie – dans le sillage de Jean-Luc Nancy ou de Félix Guattari.<sup>6</sup> Ce qui se joue en ce moment est une vaste théorisation qui fait dialoguer deux champs d'études jusque-là distincts : celui des milieux et celui des médias.<sup>7</sup> Comme le résume Thierry Bardini : « *l'écologie médiatique contemporaine actualise une équation originale : écologie x cybernétique = milieu*<sup>2</sup>. Il existe un effet de synchronicité qui élève au carré ce que le milieu est venu à signifier » (Bardini 2016). Dans un article, précisément intitulé « la question de la techno-écologie » Susanna Lindberg, s'inspirant de Simondon, écrit quant à elle :

Deux traits sont saillants : d'abord la caractérisation de la technique comme *relation*, lien ou connexion qui ouvre tout au moins un *milieu* et tout au plus un *être-avec* ou une *communauté* ; et ensuite l'aspect non-rationnel des relations et l'aspect opaque des milieux chaque fois constitués par ces liens (Lindberg 2016: 171)

La philosophie du milieu (à la fois medium et environnement) est donc aujourd'hui bien vivante et elle engage une approche écologique du milieu technique. C'est à nos yeux dans l'œuvre de Bernard Stiegler qu'il faut rechercher l'héritage le plus complet de la philosophie française du milieu technique. Sans rentrer dans les détails de la généologie des concepts stiegleriens, le concept de « milieu technique » qu'il propose découle de sa lecture croisée de Leroi-Gourhan et Simondon<sup>8</sup>, mais inclut aussi le « milieu technique » de Friedmann qui, à la différence des deux autres, peut s'avérer dissocié (ou entropique). D'une manière générale, Bernard Stiegler appartient de plein pied à la tradition que nous avons ailleurs définie comme « écologie du milieu technique » – une écologie sans concept de Nature ou d'environnement (Petit & Guillaume, à

<sup>6</sup> Pour une analyse deleuzo-guattarienne de la techno-écologie, cf. Luciana Parisi (2009).

<sup>7</sup> Antonio Somaini a par exemple montré que la conception esthétique du *Medium* chez Benjamin résonne avec la conception éthologique de l'*Umwelt* d'Uexküll (Somaini 2016: 8)

<sup>8</sup> Les deux penseurs essentiels à la philosophie de Bernard Stiegler, et cela dès le premier tome de la *Technique et le Temps* (1994), sont probablement Leroi-Gourhan et Simondon ; cf. Stiegler 1998a, 1998b.

paraître) – et son organologie générale illustre parfaitement ce que nous venons d'appeler l'âge du milieu techno-écologique.

## II. Philosophies du milieu (à partir de Deleuze)

Toute philosophie du milieu pense par le mi-lieu (Petit 2013, 2015b). Canguilhem pense le milieu physique par le mi-lieu vivant, *centre* vivant et normatif. Merleau-Ponty pense le milieu du vivant par le mi-lieu du corps, qui n'est pas un centre et qu'il nommera Chair.<sup>9</sup> Mais c'est Simondon qui radicalise la philosophie du milieu : d'une part, il l'applique à toutes les individuations (physiques, vitales, psycho-sociale et techniques), d'autre part, il en fait une méthode de pensée (ne pas partir des termes constitués). Pour Simondon, il s'agit de penser (l'individu et le milieu) par le mi-lieu de la relation : « comme toute série transductive, l'existence de l'individu doit être prise en son milieu pour être saisie en sa pleine réalité » (Simondon 2005: 216). Chaque philosophie du milieu se traduit donc par des concepts propres : la *normativité* en tant qu'elle n'est pas la normalité ; la *chair* en tant qu'il n'est ni le corps objectif ni le corps subjectif ; la *transduction*, en tant qu'elle nomme aussi bien l'individuation de l'être que celle de la connaissance ; et on pourrait ajouter, la *médiance* chez Augustin Berque (2014), en tant qu'elle n'est ni subjective, ni objective, mais trajective.

Si le milieu deleuzien devait avoir une source d'inspiration, ce serait, sans nul doute, celle de Simondon.<sup>10</sup> Deleuze lui emprunte cette idée essentielle que toute genèse véritable, qu'il s'agisse de l'être ou de la pensée, n'a pas d'origine, ni dans l'individu ni dans son milieu, ni dans leur adaptation, car la genèse est mi-lieu ou relation de deux réalités préalablement disparates. Mais Deleuze fait éclater l'association canguilhemienne et simondonienne de l'individu et du milieu, et cela en pluralisant les milieux intérieur et extérieur. Au concept de « milieu » il préfère celui de « territorialisation-reterritorialisation ». Cela reste valable pour l'individu technique, car ce qui intéresse Deleuze ce n'est pas tant l'objet technique que son rôle dans l'agencement social et la circulation des affects. Les agencements « prélèvent sur les milieux un territoire. Tout agencement est d'abord territorial. La première règle

---

<sup>9</sup> « Ce que nous appelons chair, cette masse intérieurement travaillée, n'a de nom dans aucune philosophie. Milieu formateur de l'objet et du sujet, ce n'est pas l'atome de l'être, l'en-soi dur qui réside en un lieu et un moment uniques : on peut bien dire de mon corps qu'il n'est pas *ailleurs*, mais on ne peut pas dire qu'il soit ici ou *maintenant*, au sens des objets » (Merleau-Ponty 1964: 191). « Le soi et le non-soi, sont comme l'envers et l'endroit, et que, peut-être notre expérience *est* ce retournement qui nous installe bien loin de "nous", en autrui, dans les choses. Nous nous plaçons, comme l'homme naturel, en nous et dans les choses, en nous et en autrui, au point où, par une sorte de *chiasma*, nous devenons les autres et nous devenons monde » (*Ibid.*, 210).

<sup>10</sup> On sait que Deleuze cite bien moins Simondon qu'il ne s'en inspire. Pour une étude de l'influence simondonienne sur sa philosophie, cf. Montebello, 2008, ch. IV ; Sauvagnargues 2009, ch.X-XIII.

concrète des agencements, c'est de découvrir la territorialité qu'ils enveloppent » (Deleuze & Guattari 1980: 629).

### **Commencer au milieu.**

Pour Deleuze, le milieu est d'abord un mi-lieu. Mais sa pensée par le mi-lieu le conduira à une certaine écologie du milieu (d'inspiration éthologique et géographique), dans laquelle les formes de subjectivité (individuelles et collectives) sont désormais inséparables des manières d'habiter les territoires (Silbertin-Blanc 2010).

Il n'y a pas de commencement en philosophie (Cherniavsky 2015). Pour Deleuze, commencer au milieu était une manière de ne pas commencer. Tout Deleuze semble illustrer ce commencement ou cette pensée au milieu, par le parcours de son œuvre d'une part, qui n'a commencé à s'individualiser qu'au milieu d'autres philosophes, pour aboutir à son *écriture entre-deux* avec Guattari, cette écriture par le milieu assumée comme telle.<sup>11</sup> Plutôt que l'arbre et ses racines, c'est l'orchidée ET la guêpe (ou le cheval ET l'étrier ET le milieu féodal) c'est l'herbe ou le rhizome « qui n'a pas de commencement ni de fin, mais toujours un milieu, par lequel il pousse et déborde » (Deleuze & Guattari 1980: 31). Une des plus belles illustrations de ce « commencement par le milieu » demeure probablement « Rhizome » qui ouvre *Mille-Plateaux* en l'invitant à le lire par le milieu. L'harmonie polyphonique de la forme et du fond est revendiquée. Écrire par le milieu, cela signifie écrire en plateau, écrire non pas point par point mais au milieu de lignes. Ailleurs, Deleuze écrit :

J'ai tendance à penser les choses comme des ensembles de lignes à démêler, mais aussi à recouper. Je n'aime pas les points, faire le point me semble stupide. Ce n'est pas la ligne qui est entre deux points, mais le point au croisement de plusieurs lignes. La ligne n'est jamais régulière, le point c'est seulement l'inflexion de la ligne, Aussi bien, ce qui compte, ce ne sont pas les débuts ni les fins, mais le milieu. Les choses et les pensées poussent ou grandissent par le milieu, et c'est là qu'il faut s'installer, c'est toujours là que ça se plie (Deleuze 1990: 219)

Commencer par le milieu, cela ne caractérise pas seulement la philosophie, mais les choses mêmes : l'herbe<sup>12</sup>, le rhizome (ou tout ce qui pousse par le milieu, c'est-à-dire qui

<sup>11</sup> De même, écrire avec Guattari c'est opter pour une écriture « entre-les-deux » où l'auteur cesse d'être « auteur » (Deleuze & Parnet 1977: 23-24), car « ça n'a plus d'importance de dire ou de ne pas dire je » (Deleuze & Guattari 1980: 9).

<sup>12</sup> « Alors on est comme l'herbe : [...] parce qu'on a supprimé de soi tout ce qui nous empêchait de nous glisser entre les choses, de pousser au milieu des choses. (Deleuze & Guattari 1980: 343-344). Cette image de l'herbe est empruntée à Kafka : « Les choses qui me viennent à l'esprit se présentent à moi non par leur racine, mais par un point quelconque situé vers le milieu. Essayez donc de les retenir, essayez donc de retenir un brin d'herbe qui ne commence à croître qu'au milieu de la tige, et de vous tenir à lui » (Kafka, *Journal*, Grasset, p.4)

fend les choses ou les mots pour s’y glisser) est le modèle de l’être comme de la pensée. Ni unification, ni totalisation, ni planification, le plan de « consistance agit nécessairement au milieu, par le milieu, et s’oppose à tout plan de principe ou de finalité » (Deleuze & Guattari 1980: 633).

Commencer au milieu pour la plupart des philosophes du XXe siècle, cela signifie renoncer au fondement, au premier principe. C’est un slogan contemporain, mais ce slogan est hétérogène. Comme David Lapoujade (2014: 31sq.) l’a souligné, il y a au moins deux manières de critiquer le fondement. Soit on renonce à son enquête (à la manière de l’empirisme logique), soit on cherche à pousser la « crise des fondements » jusqu’au bout, dans une quête presque délirante, de cet au-delà de tout fondement, vers ce sans-fond (à la manière de Deleuze). Ce sans-fond différentiel se nomme « effondement » dans *Différence et Répétition*, et « déterritorialisation » dans *Mille Plateaux*. La lecture originale qui est proposée par David Lapoujade consiste à souligner que la question de la légitimité du fondement (quid juris ?) est centrale pour Deleuze et que celle-ci trouve sa réponse dans les manières de dire et de peupler la Terre (territoire, Terre, nouvelle Terre<sup>13</sup>). Le milieu de Deleuze et Guattari ne nomme plus seulement une philosophie, mais une géophilosophie : au couple du sujet et de l’objet, ils substituent celui de la terre et du territoire (Deleuze & Guattari 1991: 82).

### **Penser le milieu par le mi-lieu.**

Penser par le milieu pour Deleuze c’est soutenir une théorie non-représentationnaliste de la pensée, c’est plus fondamentalement encore assumer une logique du milieu ou logique du tiers-inclus.<sup>14</sup>

La pensée par le *mi-lieu* de Gilles Deleuze découle de sa lecture de l’empirisme et de la littérature de langue anglaise qui, selon lui, proposent de « Substituer le ET au EST (Deleuze & Parnet 1977: 71), ou de penser la conjonction hétérogène en lieu et place de l’intériorité du verbe être (Deleuze 2002: 228)<sup>15</sup>. La pensée du *milieu* de Deleuze a par

---

<sup>13</sup> En reliant la synthèse du temps aux ritournelles, David Lapoujade écrit : « On peut distinguer la synthèse de l’habitude et les ritournelles territoriales (territorialisation), la synthèse de la mémoire et les ritournelles du natal (déterritorialisation relative), la synthèse de la pensée pure et les ritournelles du chaosmos (déterritorialisation absolue). Et les trois aspects de la Ritournelle définissent chacun les trois sens de la terre, tantôt comme territoire, tantôt comme Terre, tantôt enfin comme “nouvelle Terre” ». « Si Mille Plateaux est un livre sur la Terre, c’est parce que la Terre est le nom collectif de ces multiplicités de multiplicités » (Lapoujade 2014: 181). Si la déterritorialisation consiste à arracher la terre aux hommes pour l’ouvrir au non-humain dans l’homme (Lapoujade 2014: 279), alors elle a indéniablement des résonances aujourd’hui.

<sup>14</sup> La philosophie du milieu accompagne l’irrationalisme deleuzien, ou le programme de l’empirisme transcendantal : « réfutation du fondement (la nécessité des concepts doit se chercher du côté de l’involontaire d’une rencontre, logique de la synthèse disjonctive ou disjonction incluse, ou encore de la complication (les principes de contradiction et de tiers-exclu n’exercent leur juridiction que sur un domaine dérivé). (Zourabichvili 2002: 932)

<sup>15</sup> Il est étonnant de constater à quel point cette capacité à commencer par le milieu est pour Deleuze une

contre d'autres sources : outre Uexküll dont la référence parcourt l'ensemble de l'œuvre (et qu'il lit en spinoziste, car éthique et éthologie se font chez lui écho)<sup>16</sup>, outre Simondon, dont nous avons déjà souligné l'influence considérable, il hérite du « milieu ambiant » de Geoffroy Saint-Hilaire et de sa lecture par Canguilhem (Sauvagnargues 2011).

Il est facile de dire ce que le milieu de Deleuze n'est pas : il n'est pas le centre (ou le point), il n'est pas la moyenne (ou le neutre), il n'est pas l'environnement (ou l'extériorité). Il est plus difficile de préciser ce qu'il est. Contentons-nous ici de souligner qu'il répond aux deux caractéristiques de la philosophie du milieu. D'une part, il pense le milieu selon la distinction uexküllienne qu'il enrichit – la distinction entre milieu et territoire mériterait une analyse fine, pourvu qu'on n'oublie pas que le territoire n'est qu'une certaine modalité du milieu – ; d'autre part, et surtout, il pense l'habiter selon une pensée du mouvement au *mi-lieu* (*intermezzo*, intercesseur). Penser le couple de l'organisme et du milieu par le mi-lieu, c'est pour Deleuze, le faire exploser, et lui substituer celui de la guêpe et de l'orchidée. Plus fondamentalement, le pluralisme univoque de Deleuze le conduit à conjuguer le concept de milieu au pluriel.

Ainsi le vivant a un milieu extérieur qui renvoie aux matériaux ; un milieu intérieur, aux éléments composants et substances composées ; un milieu intermédiaire, aux membranes et limites ; un milieu annexé, aux sources d'énergie, et aux perceptions actions. Chaque milieu est codé, un code se définissant par la répétition périodique ; mais chaque code est en état perpétuel de transcodage ou de transduction. Le transcodage ou transduction, c'est la manière dont un milieu sert de base à un autre, ou au contraire s'établit sur un autre, se dissipe ou se constitue dans l'autre. Justement la notion de milieu n'est pas unitaire : ce n'est pas seulement le vivant qui passe constamment d'un milieu à un autre, ce sont les milieux qui passent l'un dans l'autre, essentiellement communicants. Les milieux sont ouverts dans le chaos, qui les menace d'épuisement ou d'intrusion. Mais la riposte des milieux aux chaos, c'est le rythme. Ce qu'il y a de commun au chaos et au rythme, c'est l'entre-deux, entre-deux milieux, rythme-chaos ou chaosmos... (Deleuze & Guattari 1980: 384-385).

Dans cette citation, milieu et mi-lieu dansent ensemble. Bien des concepts de Deleuze et Guattari (synthèse disjonctive, héccité, territoire, ritournelle) peuvent être lues comme des concepts qui articulent le mi-lieu (sans point fixe aux extrêmes) et le milieu

---

capacité qui découlerait de la langue anglaise. Les anglais et les américains commenceraient par le milieu (l'herbe du désir ou du délire) là où les français commenceraient par la table rase (l'arbre du savoir) (Deleuze & Parnet 1977: 50-51).

<sup>16</sup> Ce que Deleuze emprunte à l'Umwelt d'Uexküll c'est peut-être cette idée que le vivant est une mélodie qui se chante elle-même et que les « les diverses mélodies originelles s'associent dans un plan de signification englobant » (Uexküll 1965: 117). En quelque le concept de territoire dans *Mille Plateaux* prolonge cette métaphore musicale.

d'individuation ou d'agencement (ou les différents noms du terrestre). Deleuze articule une compréhension logique du milieu (et-ou-ni), qui suppose au minimum de contredire le « principe du milieu-exclu »<sup>17</sup>, à une compréhension *symbiotique* de la relation au milieu, dont l'évolution aparallèle de la guêpe et l'orchidée est pour lui l'archétype. Le temps se nomme désormais devenir, et l'espace se nomme milieu ; or, et Simondon est ici essentiel, le premier a besoin du second pour se définir : « le devenir n'est ni un ni deux, ni rapport de deux mais entre-deux, frontière » (Deleuze & Guattari 1980: 360).

### **Un, deux, tiers (mi-lieu)**

Plonger dans la philosophie, nous ramène généralement à de l'arithmétique. Il y a le *moins qu'un* de Deleuze, le *plus qu'un* de Simondon, le *plus qu'un mais moins que deux* d'Haraway, etc.

Si Deleuze a pu être récemment réévalué comme un acteur de l'anthropologie contemporaine, c'est avant tout car sa théorie de la multiplicité permet de tracer des lignes de fuite au milieu des deux dualismes contemporains dans laquelle l'anthropologie moderne s'était engouffrée : la nature et la culture, l'individu et la société (Viveiros de Castro 2009: 78). Nous savons que Bruno Latour définit le non-moderne – ou ce qui échappe aux dualismes de la modernité – par « l'empire du milieu » (Latour 1993). Dans son dernier livre, il revient à sa manière sur les deux manières de dépasser le dualisme (auquel il tente de donner une couleur politique) : soit par une compréhension du milieu comme *centre* (Latour 2017: 64) ; soit par une compréhension du milieu comme *tiers* (l'entre-deux est alors compris comme troisième attracteur, et le triangle vient alors compliquer le dualisme). Le point insuffisamment remarqué par Latour est le lien entre la logique du *milieu-tiers* et la pensée du *milieu-Terre* et des êtres qui la peuplent.<sup>18</sup> Ce point est par contre essentiel à la mésologie d'Augustin Berque, pour qui la compréhension de l'écoumène suppose une réforme logique (Berque 2014).

Tracer des lignes de fuite entre les dualismes, ce n'est pas en finir avec le dualisme. Deleuze et Guattari sont sur ce point très clair : le dualisme est indépassable, il est seulement déplaçable : c'est « l'ennemi tout à fait nécessaire, le meuble que ne cessons de déplacer » (Deleuze & Guattari 1980: 31). Il n'y a fondamentalement que deux manières de déplacer le dualisme : soit par l'Un, soit par le Trois ou plus exactement le Tiers (*triton allo genos*). La philosophie du milieu tend vers la seconde voie, elle pense le dualisme ontologique par le mi-lieu (ou le tiers terme qu'est la relation). C'est ce qu'indiquait Simondon en affirmant qu'« une véritable relation entre deux termes

---

<sup>17</sup> Jusqu'à André Lalande au moins, on parlait de « principe de milieu-exclu » aussi bien que de « principe de tiers-exclu ».

<sup>18</sup> « “Nous sommes des terrestres au milieu des terrestres n'implique pas du tout”, n'introduit pas du tout à la même politique que “Nous sommes des humains dans la nature” » (Latour 2017: 111)

équivalait à un rapport entre trois termes » (Simondon 2005: 68). La formule «  $1 + 1 = 3$  » pourrait alors résumer la philosophie du milieu.

Le concept de milieu (à la différence de celui d'environnement) convoque une réforme de la philosophie (un déplacement des dualismes). De ce point de vue, Deleuze est indéniablement un philosophe du milieu au sens où il articule les deux sens du terme pour les enrichir mutuellement. Cette pensée du milieu par le mi-lieu de Deleuze et Guattari a de nombreux échos aujourd'hui, et notamment chez Isabelle Stengers qui propose une mésopolitique aux temps des catastrophes écologiques (Stengers 2009a, 2014).

Un très beau terme, milieu, et qui donne (pour une fois) l'avantage au français sur l'anglais, puisqu'il désigne à la fois l'enjeu que constitue son milieu pour tout vivant, et l'enjeu pour la pensée d'échapper à l'emprise des raisons premières ou dernières, celles qui arment une position majoritaire. Car qui tient de telles raisons ne peut plus donner aux autres d'autre rôle que celui d'avoir à être éclairés, convaincus, mobilisés.

Mais qui pense par le milieu ne se soumet évidemment pas à son milieu (Pignarre & Stengers 2005: 156)

## Conclusion

Nous avons conclu notre première partie sur l'âge techno-écologique du milieu par une référence à Bernard Stiegler. Or il s'avère que l'écophilosophie de Guattari relève elle aussi du milieu techno-écologique :

Au-delà des rapports interpersonnels, il y a aussi les rapports avec le milieu technologique. La subjectivité n'est pas seulement humaine. Elle est également machinique. Pour moi, il n'y a pas de frontière entre l'homme, la société, la technè, l'appropriation de l'environnement, la constitution de territoires existentiels (Guattari 2013 [1992]: 332). Je qualifierai l'objet politique comme écophilosophique. [C'est] un objet à quatre dimensions : les flux matériels, économiques traditionnels, les machines ou les écosystèmes qui les concernent, les univers de valeurs (politiques, moraux) et les territoires existentiels. [...]. La tâche proprement intellectuelle est de penser le vieux problème de la technique. (ibid. 337-338)

C'est sur ce vieux problème de la technique que se joue aujourd'hui les débats propres à la philosophie du milieu, avec d'un côté ceux qui à l'image de Stengers (2004) font

jouer Deleuze contre Simondon, et de l'autre ceux qui à l'image de Stiegler font jouer Simondon contre Deleuze.<sup>19</sup>

Les sources de Deleuze et Guattari sur la technique (Leroi-Gourhan, Haudricourt, Braudel, Detienne) ne sont pas étrangères à l'histoire du « milieu technique », et nombre d'idées en relèvent.<sup>20</sup> Mais pourtant, le point d'achoppement se situe précisément autour du concept que Deleuze emprunte à Guattari, à savoir celui de « machine » en tant qu'il n'est pas technique : « Je proposerai un changement de point de vue, au sens où le problème de la technique ne serait plus qu'un sous-ensemble d'une problématique machinique beaucoup plus large... il s'agirait donc d'élargir ce concept de *machine technologique* à celui d'*agencements machiniques* » (Guattari 2013 [1993]: 115). Bernard Stiegler, qui hérite pourtant à bien des égards de l'écosophie de Guattari, s'oppose précisément à cette conception abstraite de la machine (ou conception non-simondonienne) qui a selon lui « les mêmes travers que la machine abstraite chez les cognitivistes » (Stiegler 2017: 122).

Le parti pris de ce papier était de survoler l'histoire du concept de milieu, et son opérativité chez Gilles Deleuze. Ce survol n'avait pas la prétention de rentrer dans une fine analyse conceptuelle. Si nous devions le faire, nous commencerions par le début qui est aussi la fin, à savoir le désir, et nous analyserions en détail le point d'achoppement entre la « machine désirante » et le « milieu technique » du désir, entre l'écologie machinique de Guattari et l'écologie des techniques de Stiegler. Car nous savons désormais que la philosophie du milieu réunie autant qu'elle distingue.

## BIBLIOGRAPHIE

Akrich, M. (1993). Technique et médiation. *Réseaux*, 11 (60), 87-98.

Bardini, T. (2016). Entre archéologie et écologie. Une perspective sur la théorie médiatique. *Multitudes*, 62(1), 159-168.

Baudrillard, J. (1972). *Pour une critique de l'économie politique du signe*. Paris: Gallimard.

---

<sup>19</sup> Opposer ainsi Isabelle Stengers et Bernard Stiegler (qui ne se citent pas), cela ne signifie pas, bien au contraire, qu'il n'y ait pas un fond commun de questionnement. Chez Stengers aussi, il y a une approche pharmacologique qui « pense par le milieu », entre remède et poison : « toute création doit incorporer le savoir qu'elle ne se risque pas dans un monde ami, mais dans un milieu malsain » (Stengers 2009: 136).

<sup>20</sup> « Les outils ne sont pas séparables des symbioses ou alliages qui définissent un agencement machinique Nature-Société » (Deleuze&Guattari 1980 : 114). Autrement dit, l'élément technique n'est rien sans son milieu mixte. « L'objet technique ne peut pas être limité à sa matérialité. Il y a, dans la technè, des éléments ontogénétiques », « Ainsi, en-deçà et au-delà de la machine, l'environnement de la machine fait partie d'agencements machiniques » (Guattari 2013: 114).

- Berque, A. (2014). *La mésologie, pourquoi et pour quoi faire ?* Nanterre La Défense: Presses universitaires de Paris Ouest.
- Bensaude-Vincent, B. (2009). *Les vertiges de la technoscience*. Paris: éd. La Découverte.
- Cassin B (dir.). (2004). *Vocabulaire européen des philosophes. Dictionnaire des intraduisibles*. Paris: Seuil/Le Robert, 2004.
- Cherniavsky, A. (2015). Au début il y avait le milieu. Le problème du commencement de la philosophie dans Différence et Répétition. *Les Études philosophiques*, 112 (1), 125-148.
- Deleuze, G., & Parnet, C. (1977). *Dialogues*. Paris: Flammarion.
- Deleuze G., Guattari F. (1980) *Milles Plateaux*. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Deleuze, G. (1990). *Pourparlers*. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Deleuze, G. (2002). *L'île déserte et autres textes*. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Feuerhahn, W. (2009). Du milieu à l'Umwelt. Enjeux d'un changement terminologique. *Revue philosophique*, 4, 419-438
- Feuerhahn, W. (2017). Les catégories de l'entendement écologique : milieu, Umwelt, environnement, nature... Blanc, E. Demeleunaere, W. Feuerhahn (dir.). *Humanités environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes*. Paris: Publications de la Sorbonne, 19-41.
- Guattari, F. (2013). *Qu'est-ce que l'écologie?* Paris: Editions Lignes
- Hörl, E. (2012). Le nouveau paradigme écologique. Pour une écologie générale des médias et des techniques. *Multitudes*, 51, 74-85.
- Hotois, G. (1984). *Le Signe et la technique. La philosophie à l'épreuve de la technique*. Paris: Aubier.
- Lapoujade, D. (2014). *Deleuze, Les mouvements aberrants*. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Latour, B. (1993). *Nous n'avons jamais été modernes*. Paris: La Découverte.
- Latour, B. (2017). *Où atterrir ?* Paris: La Découverte.
- Lindberg, S. (2016). La question de la techno-écologie. *Multitudes*, 65, 167-177.
- Merleau-Ponty, M. (1964). *Le visible et l'invisible*. Paris: Gallimard.
- Montebello, P. (2008). *Deleuze. La passion de la pensée*. Paris: Vrin.
- Parisi, L. (2009). Technoecologies of Sensation. In Bernd Herzogenrath (dir.), *Deleuze/Guattari & Ecologies*. New York: Palgrave Macmillan, 182-199.
- Pearce T. (2010), "From 'circumstances' to 'environment': Herbert Spencer and the origins of the idea of organism-environment interaction", *Studies in History and Philosophy of Biological and Biomedical Sciences*, 4, 241-252.
- Petit, V. (2013). Le concept de milieu, en aval et en amont de Gilbert Simondon. In Jean-Hugues Barthélemy (dir.), *Cahiers de Gilbert Simondon*, 5, Paris: L'Harmattan, 45-58.
- Petit, V. (2015a). Eco-design. Design de l'environnement ou design du milieu. *Sciences du*

*Design*, 2, 31-39.

- Petit V. (2015b). L'effet Uexküll. (Merleau-Ponty, Canguilhem, Simondon). Séminaire Mésologiques, Paris (EHESS) <http://ecoumene.blogspot.fr/2015/12/leffet-uexkull-victor-petit.html>
- Petit V. & Guillaume B. (à paraître). We have never been wild. Towards an ecology of technical milieu. In B. Bensaude-Vincent, X. Guchet, S. Loeve (dir.). *French Philosophy of Technology*, Springer.
- Pignarre, P. & Stengers, I. (2005). *La Sorcellerie capitaliste*. Paris: La Découverte.
- Sauvagnargues, A. (2011). Deleuze. De l'animal à l'art. In F.Zourabichvili, A.Sauvagargues, P. Marrati (ed.), *La philosophie de Deleuze*. Paris: Presses Universitaires de France, 117-223.
- Sauvagnargues, A. (2009). *Deleuze. L'empirisme transcendantal*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Simondon, G. (2005). *L'individuation*. Grenoble: Éditions Jérôme Millon.
- Serres, M. (2015). *Le gaucher boiteux*. Paris: Éditions Le Pommier.
- Sibertin-Blanc, G. (2010). Cartographie et territoires. La spatialité géographique comme analyseur des formes de subjectivité selon Gilles Deleuze. *L'Espace géographique*, 39, 225-238.
- Somaini, A. (2016). Walter Benjamin's media theory: the Medium and the Apparat. *Grey Room*, 62, 6-41.
- Stengers I. (2004). Résister à Simondon ?. *Multitudes*, 18(4), 55-62.
- Stengers, I. (2009a). Histoire du milieu. Entre macro et mesopolitiques. *Inflexions*, 3. [http://www.inflexions.org/n3\\_Histoire-du-milieu-entre-macro-et-mesopolitique-Entrevue-avec-Isabelle-Stengers.pdf](http://www.inflexions.org/n3_Histoire-du-milieu-entre-macro-et-mesopolitique-Entrevue-avec-Isabelle-Stengers.pdf).
- Stengers, I. (2009b). *Aux temps des catastrophes*. Paris: La Découverte.
- Stengers, I. (2014). Penser à partir du ravage écologique. In E.Hache (dir.) *De l'univers clos au monde infini*. Bellevaux: éd. du Dehors.
- Stiegler, B. (1998a). Leroi-Gourhan : l'inorganique organisé. *Les cahiers de médiologie*, 6, (2), 187-194.
- Stiegler, B. (1998b). Temps et individuations technique, psychique et collective dans l'œuvre de Simondon. *Intellectica*, 26-27, 241-256.
- Sloterdijk, P. (2002). *Sphères I. Bulles*. Paris: Fayard.
- Taylan, F. (2014). *La rationalité mésologique : connaissance et gouvernement des milieux de vie (1750-1900)*. Thèse de doctorat en philosophie, Université de Bordeaux Montaigne.
- Uexküll, J.V (1965), *Mondes animaux et mondes humains*. Paris: Denoel,
- Vernant, J-P. (1962). *Les Origines de la pensée grecque*. Paris: Presses Universitaires de France.

Viveiro de Castros, E. (2009). *Métaphysiques cannibales*. Paris: Presses Universitaires de France.

Zourabichvili, 2002, Le vocabulaire de Deleuze. In *Le vocabulaire des philosophes*, t.IV. Paris: Ellipses.